

Jean-Alexandre Vaillant et l'Ardialie

Fragments d'un discours amoureux

MIRCEA ARDELEANU

1. Jean-Alexandre Vaillant, la « Romanie » et l'« Ardialie »

L25 ANS après la mort de l'auteur, on se souvient à peine de *La Romanie ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardialiens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans* de Jean-Alexandre Vaillant (Paris, Arthus Bertrand éditeur, 1844), œuvre « très exacte et utile, mais qui fut malheureusement trop peu répandue », selon August Treboniu Laurian qui, en 1846, rendait hommage à l'auteur. L'ouvrage de Vaillant avait grandement contribué à faire connaître les Roumains en France, et à rapprocher les deux nations de race latine. Nous traitons ailleurs de l'œuvre de médiateur (inter)culturel de Jean-Alexandre Vaillant¹. Notre démarche vise donc à donner priorité aux références transylvaines, mais il nous sera impossible de nous y tenir strictement, la démarche de Vaillant même, qui croise et tresse les discours sur les trois provinces historiques nous y oblige. Vaillant construit un schéma d'interactions selon lequel, dit-il, « tout se tient dans l'histoire d'un peuple, langue, géographie et faits », forme de l'espace, histoire, langue et littérature participant également du réel et de la représentation, traçant les axes de l'identité culturelle roumaine.

Une partie importante de *La Romanie* concerne l'« Ardialie » et les « Ardialiens », au même titre que les deux autres provinces et leurs habitants, et c'est à eux tous que Vaillant la dédie : « C'est donc à vous, Romans de la langue d'Or, à vous Romans de la Dacie trajane, Ardialiens et Moldaves; à vous surtout Vallaques, avec lesquels j'ai vécu douze ans comme avec des frères, que je dédie cet ouvrage [...] ».² Notre propos sera donc ici de rappeler quelques-uns des topoï transylvains de Jean-Alexandre Vaillant. Mais, avant tout : quelles connaissances Jean-Alexandre Vaillant pouvait-il avoir de la Transylvanie ? Voyages et séjours, livres, articles de presse et contacts personnels, ont pu fournir des renseignements qui aident Jean-Alexandre Vaillant à se faire une image concrète de la Transylvanie. La source livresque reste la plus massive et la plus riche. Au cours de la rédaction de sa *Romanie*, Vaillant a lu et compilé des ouvrages d'historiens, y compris transylvains, sur la Transylvanie. Il en

connaît les spécificités démographiques, les traditions, les vicissitudes de l'histoire. Il écrit l'histoire des Roumains de Transylvanie et des autres régions, dans une tentative unique jusqu'alors d'unifier ces histoires. Il connaît les personnalités de la vie politique que la Transylvanie a vu naître, ses gens de lettres, ses maîtres spirituels et leurs maximes politiques. Ces matières forment également le fondement d'un travail de l'imaginaire, alimenté par le sentiment d'attachement à la nation roumaine dans sa totalité.

2. Du côté des cartes, de l'opinion et des discours établis

La Transylvanie vue et vécue.

SI VAILLANT n'avait pas connu la Transylvanie, eût-il pu écrire : « L'Ardialie nous offre un pays fortement ondulé de coteaux rudes, difficiles, escarpés ? »³ Il l'aura traversée plusieurs fois, car un des parcours possibles pour relier Paris aux capitales moldo valaques passait par Vienne, traversant la Hongrie et les plateaux transylvains pour s'engouffrer dans les défilés des Carpates et déboucher dans la plaine danubienne. Deux fois au moins, Jean-Alexandre Vaillant dut traverser les défilés. Suite à son implication dans le mouvement de Mitică Filipescu, en 1840, Vaillant dut se réfugier en Moldavie, ensuite à Constantinople et Paris, d'où il rentra au pays le 16 décembre 1842. Considéré indésirable par le gouvernement provisoire, il dut quitter le pays une fois de plus. Apparemment il resta caché quelques jours en Transylvanie, non loin de la frontière car, le 19 décembre, il rentra en Pays Roumain par le défilé de Turnu Roșu⁴. Fin décembre de cette même année 1842, il était définitivement expulsé, reconduit à la frontière et remis entre les mains des autorités autrichiennes à Sibiu/Hermannstadt. Vaillant se souvient :

Quant à moi, que la sentence des juges ne pouvait atteindre, vu que l'ex-hospodar s'était refusé à la confirmer faute de preuves, j'étais déjà rentré dans mes foyers ; mais je n'y étais pas depuis trente-six heures, que, tombé dans un infâme guet-apens, j'avais été jeté hors de la frontière, et recommandé au feld-maréchal baron Wernart, gouverneur général de l'Ardialie, comme un fougueux révolutionnaire, qui n'était rentré en Valaachie que pour troubler les élections, comme un vagabond qui marchait sans passeport, et qu'il fallait reconduire à Vienne.⁵

En attendant à Sibiu/Hermannstadt la décision des autorités roumaines, Vaillant travaille à un recueil de traductions de poésies roumaines, dont cinq pièces contiennent en note la mention : « Dans ma prison d'Hermannstadt, 1843 ».⁶ En réalité,

on ne lui tint pas rigueur de son statut de refoulé politique comme le voulait la recommandation qui complétait sa *podorojna*. À Sibiu, on lui fit jouir d'un régime de détention doux et, sans doute, lui laissa-t-on suffisamment de liberté pour qu'il pût voyager et communiquer librement⁷, ce qui justifie les paroles de gratitude à l'adresse des autorités autrichiennes de Transylvanie⁸. En chemin pour Vienne, Vaillant aura pu admirer les coteaux dorés de son « Ardialie » sous le doux soleil de printemps, la campagne, pauvre, certes, mais structurée, les villes commerçantes. Aura-t-il fait des rencontres, préparé des rendez-vous avec des personnalités roumaines ou autres ? Il connaissait Gheorghe Barițiu, « rédacteur de la feuille romane d'Ardialie »⁹ qui travaillait « depuis quinze ans à relever sa nation ». Par ailleurs, on sait que Vaillant ne laissait rien au hasard pour satisfaire sa curiosité intellectuelle, sa soif de communication, son intérêt pour la vie des Roumains en Transylvanie. Tout laisse supposer qu'il a eu des échanges intéressants. Mais il s'est imposé le silence, afin de protéger ses contacts. Car, dit-il ailleurs, « L'Autriche est paternelle, mais elle aime à dormir »¹⁰.

La Transylvanie hante l'esprit du voyageur narrateur dans le chapitre « Orographie » du troisième tome de *La Romanie* : tantôt il va évoquer une antique chapelle de Radu Negru qui, parti de sa capitale Făgăraș, fut prince fondateur de la Valachie¹¹, tantôt, à l'approche de Câmpulung (ailleurs, « Longchamp »¹²), la ville de Văcăraș (Făgăraș), « la vraie capitale » de sa « Romanie »¹³, tantôt une route qui va « en Ardialie », ou sur laquelle se trouve quelque monument, cet emplacement ouvrant implicitement sur un espace géographique englobant toute la romanité roumaine et acquérant de ce fait une valeur symbolique¹⁴.

La Transylvanie médiatisée.

EN TANT qu'homme d'enseignement, Vaillant s'est frotté à bon nombre de Transylvains et de banatiens, appelés ou venus à Bucarest travailler dans ce domaine, ses collègues, sans doute, mais, plus souvent encore, ses devanciers, successeurs ou concurrents : G. Lazăr, Anton Stamatopulo, le pasteur protestant Sarai, Axente Sever, Eufrosin Poteca, Ioan Pop et Gheorghe Pop, ce dernier étant le successeur de Vaillant à la direction du collège de Saint Sava, N. Bălășescu, August Treboniu Laurian, Ladislau Erdeli, Moise Nicoara dit Nicoresco, Aaron Florian et autres Piso, Murgu, Ciupescu, Iarca. Il aura pu connaître les mentalités transylvaines roumaines et comprendre les idées de ces hommes sur les réalités des Principautés¹⁵. Car, en Transylvanie, l'enthousiasme suscité par l'organisation de l'enseignement sous Marie Thérèse, en 1774 n'a pu surmonter la répression de la révolte de Horia dix ans plus tard, « le calme de l'indifférence », dit N. Iorga¹⁶, s'installa, et « ceux, peu nombreux, dont l'âme brûlait de la flamme de l'enseignement roumain devaient maintenant prendre la route des Principautés afin d'en recevoir l'influence, à présent renforcée, qu'ils avaient jadis exercée au-delà des bornes des Carpates ».¹⁷ Vaillant enregistre

correctement le recul d'enthousiasme national en Transylvanie après la vague des grands savants de la fin du XVIII^e siècle et il rend hommage aux Transylvains qui ont mis les bases de l'enseignement national en Valachie¹⁸.

La Transylvanie à travers la langue et la littérature roumaines.

VAILLANT EN parle dans les chapitres, « De la Langue d'Or ou romane de Dacie » et « De la Littérature » de *La Romanie*. Vaillant retrace l'historique de la « langue latine en Dacie », dont il réaffirme la latinité et la permanence, dialectes compris, et souligne l'unité :

*Presque inconnue en Europe, la langue d'Or n'en est pas moins dans la bouche de plus de huit millions de ses habitants. Elle a pour dialectes le macédonien ou kutzo-vlaque, le mœsien et la langue d'Or proprement dite ou romane de Dacie. [...] Le troisième, quoique parlé dans six provinces sans rapports politiques entre elles, offre des nuances si peu sensibles qu'on peut le dire un.*¹⁹

Vaillant se fait un devoir de relever l'œuvre des linguistes transylvains au moment même où, du fait des règnes phanariotes, en Moldavie et en Valachie les préoccupations pour la langue en étaient à leur point le plus bas²⁰. Partisan de l'alphabet latin et de l'écriture phonétique, il prend position contre le cyrillique et les abus des étymologistes latinisants. Il entreprend une recherche de phonétique historique et comparée, il décrit le lexique, le système grammatical et compare les « nuances des divers dialectes » du roumain²¹. Il peut donc conclure :

*Leur langue, médaille antique, nous a dit d'où ils viennent, et après en avoir effacé la rouille qui la recouvrait, nous y avons reconnu et l'effigie de Trajan et le POPULUS ROMANUS. Puissent-ils se montrer conséquents avec leur origine, et puisse notre politique se déterminer enfin à tirer un noble parti d'une nationalité qui voudrait mais qui n'ose pas compter sur elle !*²²

Le flambeau de la romanité passe des Transylvains aux Moldo-Valaques et de nouveau aux Transylvains, car, note Vaillant, « Ce zèle des Ardaliens avait réveillé celui des Vallaques »²³. Mais la littérature transylvaine roumaine n'en est qu'à ses commencements car, note Vaillant, « [D]ans son état actuel, la langue romane est beaucoup plus avancée sous le rapport grammatical que sous celui de la littérature. »²⁴ Il énumère une fois de plus les historiens et linguistes du XVIII^e siècle, P. Maior, G. Sincai, P. Iorgovici qui, à côté de Cantemir, de Paris Mumuleanu, I. Văcărescu et de Asaki, dans les Principautés, marquent une première période littéraire caractérisée par une certaine « solidité » et un « aimable parfum médiéval ».

Pour la période contemporaine, il ne peut énumérer que peu d'« Ardaliens », mais il leur fait une présentation pleine d'admiration :

Çichandela, brillant et modeste comme le ver dont il porte le nom²⁵, apparaît au milieu des ténèbres de leur ignorance, et répand sa morale patriotique dans toute la Roumanie. Prêtre et professeur de théologie, il a laissé plusieurs œuvres qui témoignent hautement de la pureté évangélique de son cœur, et lui ont depuis mérité des Roumains le surnom de Lamennais, dont il fut le précurseur dans ces contrées.²⁶

Vaillant cite également G. Barițiu, homme de lettres et journaliste attelé à la lourde tâche d'élévation du niveau politique et culturel de sa nation par la littérature et le journalisme²⁷, et ses conclusions concernent également la littérature, la situation politique et l'avenir de ces pays :

[...] je crois en avoir suffisamment démontré par ce coup d'œil rapide de la littérature de la langue d'Or que les Roumains de la Dacie tendent à l'union ; que les hommes d'étude et d'inspiration n'ont là d'autre but que de réunir leurs concitoyens par le souvenir d'une même origine, et que leur espoir est de rattacher, à l'aide des temps, les diverses provinces qui constituaient jadis la Dacie trajane. Il y a en ceci une haute pensée de patriotisme qui méritera sans doute l'approbation de tous les cœurs généreux.²⁸

La Transylvanie à travers les sources historiques.

C'EST LE chapitre qui a bénéficié de l'exégèse la plus complète. Les historiens et les littéraires en ont écrit longuement, depuis N. Iorga et A. D. Xenopol à G. Călinescu, Dan Berindei, I. Ursu etc., dans la visée d'une histoire nationale. La tentative de récupération entreprise par Vaillant repose sur les données historique, géographique et linguistique. Voici comment il présente le projet de *La Roumanie* :

après huit ans de séjour en Valachie [...] j'ai entrepris de retracer l'histoire des peuples de la Dacie trajane; de faire connaître leur langue, et de prouver par elle leur consanguinité et leur origine romaine; d'expliquer le sens de leurs appellations géographiques, généralement incomprises, et de rappeler ainsi la géographie perdue d'une terre semi-classique oubliée, car tout se tient dans l'histoire d'un peuple, langue, géographie et faits ; d'indiquer les différentes phases de leur grandeur et de leur décadence, d'esquisser leurs siècles de gloire et celui de leur avilissement, de traiter de leur présent avec réserve et de leur passé avec franchise. Et pour cela, compilant les auteurs [...], je les prends à leur passage du Danube et les suis jusqu'aujourd'hui, siècle par siècle, règne par règne et, autant que je le puis, année par année.²⁹

Le projet d'unification de l'histoire des Roumains des six provinces et la mise en place de l'image mentale d'un seul pays pour ce peuple épars impliquent des risques, d'autant plus que ce projet n'est pas simplement scientifique, mais ouvertement subordonné à une intention politique : bâtir une histoire nationale (avant la lettre, certes !), intégrer cette histoire, par-delà les querelles d'historiens plus ou moins partisans, à celle du monde de la latinité et de l'Europe, donner à l'Europe la conscience d'une identité culturelle méconnue etc. :

mais je crois en pouvoir dire assez pour les mieux faire connaître qu'ils ne le sont généralement [...] et [...] mériter à ce peuple, si longtemps généreux et brave, et aujourd'hui si désireux d'une vie politique, si altéré de civilisation, la sympathie de ceux dont l'esprit s'étonne, dont le coeur grandit au souvenir du nom de romain. Car, on en sera convaincu, je l'espère, les Romains sont des Romains: ce sont les descendants de ces citoyens et de ces légionnaires dont Trajan peupla la Dacie.³⁰

Une partie importante de son histoire concerne donc les « Ardaliens », descendants directs des anciens colons venus d'Italie, vivant sur ce territoire qu'ils n'ont jamais quitté, entretenant avec les habitants des autres provinces roumaines une circulation permanente de marchandises, d'idées et d'hommes. Vaillant retrace une histoire des Roumains, dans une perspective d'unification et d'unité à venir. Dans un ouvrage ultérieur et d'un caractère politique plus marqué, il réaffirmera cette idée qui lui tenait à cœur :

[Q]uant à ce qui est des Roumains transylvains et bucovinois, leur nombre et leur parenté avec les Roumains Moldo-Valaques, les pousse à s'en rapprocher pour composer avec eux la nationalité roumaine. [...] Car personne n'en ignore, toutes les provinces roumaines ont toujours eu même langue, mêmes traditions, mêmes mœurs, même foi ; [...] toutes elles ont eu mêmes malheurs, la conquête ou la soumission, la sujétion ou le vasselage, et, toutes elles ont la même espérance, celle d'accomplir leur destinée par leur unité nationale.³¹

L'histoire des Roumains transylvains est partie d'une Histoire « hachée », divisée, cloisonnée, qu'il s'agit de recomposer par une archéologie du savoir historique. Vaillant s'y attelle donc, avec conscience de savant et esprit de responsabilité. Il vise, en effet, à rapiécer l'histoire disjointe de cette nation avec les lambeaux que lui en laissaient des empires voraces et à réintégrer cette histoire recousue dans l'histoire de la civilisation de l'Occident ; à inscrire cette histoire dans une vaste entreprise de récupération politique à l'échelle européenne ; à récupérer au profit de l'Occident ces débris de latinité ; à susciter dans la conscience européenne l'idée de les constituer en une entité politique ; à élargir ainsi l'Europe de la civilisation contre la barbarie des czars et contre l'anarchie politique de quelques autres peuples aux rêves démesurés et désuets. Mais il fallait, avant tout, rendre lisibles, compréhensibles ces histoires

et ces géographies, rapprocher ces hommes ignorés ou méconnus de leurs frères en la latinité. Vaillant se livre à une tentative de rendre la paysage littéralement lisible, non seulement dans sa dimension présente, mais dans sa stratigraphie, historique. Il le fait à l'aide des instruments culturels reconnaissables, homologués : la référence à l'espace linguistique et culturel de la romanité, notamment à l'espace français, l'herméneutique étymologique, le rationalisme :

Avant de commencer l'histoire de ce peuple trop peu connu, qui a de notre sang dans les veines et au cœur de notre amour pour la liberté, il est [...] indispensable de jeter un regard sur le pays qu'il habite, d'exhumer de cette vaste arène, où se sont entrecroqués les barbares avant d'arriver jusqu'à nous, tout ce que nous pouvons arracher à l'oubli de l'histoire, à la poussière des temps et des morts. Ce sera peut-être le plus sûr moyen de convaincre qu'il ne l'a jamais quitté, et nous nous expliquerons ainsi comment colons romains, aujourd'hui comme jadis, spectateurs impatients de luttes incessantes, les Moldovaques, du haut de leurs montagnes, ne cessent de jeter des cris d'espérance à la vue de chaque peuple qui tombe ou qui passe.³²

La réflexion de Vaillant sur la Roumanie et sur ses destinées est surdéterminée par l'idée de convergence d'action des facteurs qui déterminent la vie d'un peuple, sorte de « matrice spatio-culturelle » où les facteurs géographiques posent leur empreinte sur l'esprit des hommes et sur ses œuvres. Cette idée éminemment romantique renvoie à la théorie des climats qui a traversé les siècles depuis Aristote, Tacite et Vitruve jusqu'à Montesquieu, à l'abbé du Bos et à Madame de Staël, et s'exprime en Roumanie par la théorie de la matrice culturelle roumaine chez Lucian Blaga. L'unité géographique du territoire de la Dacie, dont est constitutive l'« Ardialie », est mise en avant comme donnée scientifique, mais aussi bien comme argument politique³³. Afin de mieux l'enraciner dans la culture et dans la conscience roumaine, Vaillant cherche dans la tradition mythologique romaine et dans l'étymologie latine l'origine du nom « Ardeal » :

*Pour comprendre ces diverses dénominations, il nous suffira d'arrêter un instant nos regards sur les pays qui les portent. Ce qui nous y frappera le plus sera assurément ce qui ayant le plus frappé les Romains, les aura déterminés dans le choix de leurs appellations. Au premier coup d'œil, il est facile de voir que leur aspect varie comme leurs noms. L'Ardialie, plus généralement connue sous la dénomination postérieure de Transylvanie, nous offre un pays fortement ondulé de coteaux rudes, difficiles, escarpés, en latin *ardua*, que la mythologie consacrait à Jupiter, et qui, dès lors, recevaient l'épithète *Dialia*. Il n'est donc pas étonnant que les colons de cette partie de la Dacie l'appellent Ardialie (*ardua dialia*), coteaux élevés, hauts lieux, sommets consacrés à Jupiter [...] et qu'ils se nomment eux mêmes Ardialiens; car un fait sans réplique, c'est que, de cette antique consécration des hauts-lieux à Jupiter, exprimée par l'adjectif *dialis*, le mot *dial* est resté jusqu'aujourd'hui dans la langue des colons, pour signifier coteau, lieu élevé.³⁴*

Vaillant essaie donc de remythologiser l'espace roumain, de lui rendre les vertus que lui prêtaient les Anciens, les ancêtres, les géographes et les philosophes de Rome, les « bâtisseurs d'empire ». C'est une démarche ardue. Vaillant passe de l'aspect physique du paysage à la toponymie par déduction logique où retentissent des échos de la théorie romantique des correspondances, et explique l'étymologie par la géographie, non sans y mêler un peu d'idéologie. Car, comme maintes autres parties de l'ouvrage, ce chapitre a un caractère polémique sous-jacent : Vaillant essaie de bâtir là une théorie susceptible de faire le contrepoids des explications courantes qui dérivent le toponyme « Ardeal » du hongrois. « C'est donc à tort que Thurocz fait venir le mot Ardialie de Erdéel, parce que, dit-il, les courants de ce pays charrient de l'or ».³⁵ Il en conclut que « les appellations de cette partie de la Dacie ont été malheureusement défigurées ou changées par les Hongres », et qu'« il a été impossible aux colons romains d'en perpétuer le souvenir »³⁶. Vaillant essaie de latiniser la toponymie transylvaine, à commencer par les noms des trois rivières qui en sillonnent le sol :

*Pour mieux comprendre les sens de quelques unes de leurs appellations modernes, rappelons-nous d'abord celles de leurs trois principales rivières avant de se nommer définitivement Thiss, Szamos, Maros ou Morus'. Dans l'origine, le Thiss, ancien Tibiscus, ne portait ce dernier nom que du point de son confluent avec le Morus', et ce nom semble lui avoir été donné parce qu'il court de là au Danube, droit comme une flûte. La partie supérieure de son cours n'étant point déterminée, on la confondit longtemps avec le Maros', et on l'appela indifféremment comme celui-ci, Mariscus ou Morus. Pour les distinguer, on ajouta plus tard à l'un l'épithète de Major; à l'autre celle de Minor; et le haut-Morus-Major fut appelé **Morus-summus**; sa véritable source étant encore inconnue. De là les noms de Maremorus', qui a remplacé Rhuconium; de Morus, chef des Cosars qui y régnait; de Menumorus, son fils, maître de la partie supérieure du Morus-Minor; et enfin du Szàmos hongrois, le Sumus roman d'aujourd'hui.³⁷*

Dans ce travail d'archéologie de la réappropriation du territoire par la langue (comme préalable à celle du pays par le peuple le plus nombreux et le mieux fondé à y aspirer), les toponymes, porteurs de mythes fondateurs, occupent une position stratégique, et ce d'autant qu'ils relèvent de plusieurs géographies politiques concurrentes : hongroise, saxonne, roumaine. Prouver la latinité des toponymes revient à affirmer la continuité de peuplement du territoire par les descendants des anciens colons romains et à une réappropriation du territoire par ceux à qui il revient en vertu du droit de préemption conféré par l'héritage et la jouissance ininterrompus :

*Cela dit, voyons à nos pieds l'Ardialie, la Sieben-Burgen (les sept châteaux) des Allemands, les sept camps des Hongres, et qui fut peut-être une **siete communi** ou **septa come** [...]. Le mont qui nous avoisine est le Văcar (**vaccarum mons**), au pied duquel est Văcaras' [...], qui n'est autre que **ad vaccas**, ancienne capitale des Vlaqui et des pères des Romains. Plus haut, sur les bords du Somus' et à quelque distance des ruines*

d'une curia Valaquorum, nous revoyons Clusium, aujourd'hui la Clus' des colons, et qui, restaurée par Claude, aurait pris de là le nom de Claudianopolis [...]. Nous [...] pouvons reconnaître Alba-Julia dans Julei, au-dessus d'Etzeg; singae dava civitas (cité dave de Minerve), dans Seguedin; Lurbari, le ventre d'éléphant, dans Arad; Pistrensis ou Pistrinensis urbs, la ville de la meunière ou du moulin dans Bistriça; enfin, dans la petite ville de Hatzeg, sur les bords de la Sargetie (sars getiae comme il y avait Sars - Hispaniae), l'ancienne Ulpia, antérieurement Sarmiy-Getusa, capitale de Décébale; dans Temes'war, Tiriscum; dans la Mehadia ou thermes, ad Herculem, appelé encore au moyen âge Herculeu et Esculeu; et si Tierna n'est plus, elle a du moins laissé son nom à la rivière sur les bords de laquelle elle était assise.³⁸

3. Du côté de l'imaginaire...

TOURNONS-NOUS maintenant vers l'autre volet de la *Romanie*, où Vaillant rend compte de ses voyages à travers le pays, suivant dix itinéraires moldo-valaques. Les dix chapitres d'« orographie » roumaine mélangent réel et imaginaire, vérité et fiction, et le discours est orienté, à tous ses niveaux et dans tous ses chapitres successifs, de façon à décliner, à souligner et à répéter jusqu'au ressassement la batterie d'idées susceptibles de contribuer à émanciper la Roumanie, à la faire reconnaître et accueillir dans le concert européen des nations. Mais il fallait soumettre à l'épreuve de l'œil les intuitions exprimées dans les chapitres théoriques :

Je venais de traiter de la géographie ancienne de la Dacie et j'avais expliqué, sans avoir vu, le sens perdu d'une foule d'appellations qui, si je ne me suis pas trompé, doivent confirmer l'origine romaine des Romains de la langue d'Or. C'était donc un besoin pour moi de les connaître et de m'assurer si la nature des lieux est conforme à celle des mots. En conséquence, je me décide à visiter cette province peuplée et civilisée par Trajan, où ce qui reste d'ancien est classique, où presque tout ce qui est moderne est barbare.³⁹

Vaillant est un subtil tenant de la théorie romantique des correspondances sémanco-géographiques posant le principe de la motivation sémiotique des toponymes de la langue d'Or. Mais faut la découvrir sous la rouille qui brouille le tain de ce miroir, à cause de la déformation par inversion de l'espace-temps roumain sous la pression des facteurs politiques, avec des retombées sur le plan axio-onthologique. Et, s'il n'y a pas de relation de voyage en Transylvanie, cette province est toujours présente dans la conscience du voyageur. La « troisième promenade » rapproche la petite compagnie des frontières de la Transylvanie⁴⁰. Là, au mitan de la « Romanie », aux confins de la Valachie et de la Transylvanie, dans un paysage escarpé rappelant par maints détails ruptures, bouleversements, effondrements et autres cataclysmes, par une nuit de commencement ou de fin du monde, a lieu la rencontre de l'auteur avec un homme « de l'au-delà », un « Ardialien » :

Nous sommes au fond d'un immense entonnoir d'où il me faut lever la tête pour voir le ciel et la pleine lune qui se lève à ma droite et verse sa lueur cendrée sur les noirs sapins des montagnes. A mes côtés roulent les deux Pracova ; je les entends sans les voir ; j'entends le vent siffler dans le feuillage ; dans le lointain brame un cerf, et tout à coup je ne sais quoi qui craque, se déchire, tombe, cause dans sa chute un tel bruit qu'il me semble entendre s'écrouler toute la montagne. « D'où vient ce bruit, demandai-je à l'un des hôtes qui s'avavançait vers moi. » C'était le marchand de bestiaux.⁴¹

On aurait tort de n'y voir, naïvement, que l'expression de la véracité d'une simple description réaliste – innocente, sans arrière-pensée – d'un pan de paysage roumain. Les deux Pracova, la rivière au courant bifurqué, est bien métaphore de ce pays scindé ; on est « entre Pracova » comme on est « entre la Romanie », construction linguistique inconcevable en roumain comme en français, équivalent linguistique, et symbolique, de l'absurdité de l'histoire et de l'aveuglement politique. Là-bas, on en est au plus bas, l'horizon est étroit, il n'y a d'autre issue que par le haut. Le vent se lève et, en guise de trompettes annonciatrices du Jugement dernier, retentit, sinistre et comminatoire, le brame d'un cerf. Ces paroles décrivent exactement la situation de ces pays de langue roumaine. Il faut lever bien haut la tête pour voir le ciel et les astres, il faut s'élever bien haut pour surmonter les immenses barrages de l'histoire. En attendant, sur un versant comme sur l'autre, « roulent » de leur vie lente et méconnue les deux pays roumains. Ici, dans cet entre-deux, les bruits eux-mêmes sont ambigus, bisémantiques : simples bruits naturels sans signification en eux mêmes, d'un côté, ils rappellent les violences et les vicissitudes de l'Histoire, de l'autre, présagent les bouleversements futurs, lesquels aboutiront peut-être à joindre les deux pays comme se réunissent, un peu plus bas, en un seul courant les eaux des deux Pracova. Ici, la frontière même ne marque pas une limite, un lieu de non-retour, et son sens militaire et politique se brouille ; elle est poreuse, espace troué, texture relâchée d'une géographie faite de plaques qui se superposent, qui débordent l'une sur l'autre, où il arrive parfois qu'on ait double statut, que l'on soit double ressortissant, citoyen des deux pays à la fois⁴². Elle est seuil, espace liminal où se produisent les rencontres, les croisements, les échanges entre soi et autrui, entre deux cultures, tiers-espace permettant de sortir des oppositions binaires trop souvent schématiques. Ce n'est pas un *no man's land*, mais un lieu qui grouille de monde – « L'auberge où nous arrivons est plus que pleine »⁴³, note l'auteur. C'est là que se produit la rencontre avec l'homme qui est chez lui en-deça et au-delà, l'« Ardialien ». L'auteur lui donne la parole et le reconnaît à son accent. Répondant implicitement à un cliché d'époque conformément auquel le roumain transylvain, souvent transfuge à Bucarest ou Iasi, est et reste un « allogène », un « étranger », un « métèque » détestable et souvent détesté, Vaillant met en avant son identité :

« [M]ais toi, viens-tu souvent ici ? car, si je ne me trompe, tu es d'Ardalie. » « Ta seigneurie a bien dit ; mais je n'en suis pas moins bon Roman. Et je viens chaque

année passer l'été dans ces montagnes où mes bergers font paître mes troupeaux. » Au ton fier dont il émet son origine, je reconnais un homme de cœur.⁴⁴

La discussion qui s'ensuit entre les deux, quoique brève, fixe essentiellement la mentalité transylvaine roumaine au moment de 1840. À la question de savoir comment vivent les Roumains en Transylvanie, l'homme d'Ardialie donne une réponse pondérée, fixant, en quatre assertions contradictoires mais complémentaires, ordonnées selon deux paradigmes, du bien et du mal, les quatre points cardinaux de la « condition du Roumain transylvain » : oppression nationale et précarité économique, d'un côté, ordre et accès au savoir par l'enseignement, de l'autre ; ou, avec un vocabulaire conceptuel plus proche de celui du Français : promesse d'égalité par l'ordre et la justice, promesse de liberté et d'équité par l'accès au savoir, alors que l'enrayement de la violence nationaliste par les lois nourrit un improbable espoir de fraternité :

Comment vis-tu ? Comment vivent tes frères, en Ardialie ? – Mal, répond-il, parce qu'ils sont pauvres, et bien parce qu'ils ont des lois et la justice ; mal parce que les lois étouffent leurs droits, et bien, parce qu'elle leur en a laissé assez pour ne pas trembler devant le magiar ; mal, parce que ces lois favorisent les conquérants et les étrangers, les Hongres, les Saxons et les Sicules, et bien parce qu'ils peuvent s'instruire, et qu'il en est peu qui ne le fassent ; mal parce que leurs services ne leur sont payés qu'au dixième, et bien parce qu'ils ont foi dans un meilleur avenir.⁴⁵

Le bien et le mal sont en balance et démentissent l'image du Roumain prêt à mettre le monde à feu et à sang afin de suivre l'appel grégaire de la tribu. L'image qui s'en dégage est celle d'un peuple qui a le sens de l'honneur et de la bonne foi envers l'Etat dont il est sujet, quels que fussent les griefs qu'il serait fondé de lui faire. L'Ardalien est un « homme qui se sent », qui a de la réflexion et du recul, qui est capable de mettre en avant les mécanismes du droit et de la politique, de sauvegarder la paix publique et les valeurs de la civilisation européenne, tout en appelant de tous ses vœux l'avènement d'un Etat national roumain. Son aspiration et sa lutte ne sont ni dissimulées, ni déloyales, elles s'inscrivent dans les grandes tendances de la civilisation et de la modernité, ce qui les rend légitimes. Restait donc une seule question à poser, question taboue, s'il en est : les Roumains transylvains souhaitent-ils l'union avec leurs frères d'au-delà des montagnes ? Et comment envisagent-ils le processus historique souhaité ? La réponse du Transylvain est là encore mitigée : oui, si elle doit engendrer un processus mélioratif ; non, si elle risque de faire maintenir les Roumains dans leur statut actuel ou de leur faire reculer :

Puis reprenant : « Eh bien frère, puisque tu es Roman, ne verrais-tu pas avec plaisir la réunion des trois principautés ? – Sans doute, réplique-t-il vivement, si elle devait nous rendre nos droits perdus, si elle devait nous ramener l'égalité et la fraternité ; mais

est-ce possible, quand l'orgueil est d'un côté et la bassesse de l'autre ? Et d'ailleurs, que fait-on pour cela ? A-t-on jamais vu depuis cent cinquante ans trois Romains franchement unis ? »⁴⁶

La tournure interrogative des dernières phrases laisse deviner son scepticisme. Non seulement l'orgueil et la bassesse tiennent la balance et bloquent tout processus historique, mais on n'a simplement rien entrepris dans le sens souhaité, et rien ne laisse prévoir un changement soudain. Qui plus est, la désunion semble être inscrite dans le mental roumain. Vaillant fustige ainsi, chez les Roumains des trois provinces, les défauts qui rendent vaine la réalisation de leur rêve d'union, quelque authentique et passionné qu'il fût : leur orgueil, leur fourberie, leur inaction, leur manque d'engagement dans l'intérêt national, leur individualisme dissolvant.

Mais, pour intéressant qu'il fût en tant que relevé de l'état d'esprit des Roumains transylvains et quelle que fût sa portée politique, le fragment n'en vaut pas moins une réflexion dans une perspective simplement anthropologique. Car au cœur de cette nuit de (con)fin/s de monde/s, dans ce désert animé, les deux hommes qui se trouvent face-à-face sont représentants de deux univers de civilisations bien distincts : un Français et un Roumain (de Transylvanie, certes, mais un Roumain des Carpates et du Danube, un Roumain *indivis*). Or la distance fait travailler l'imaginaire et naître les mythes. A priori, se confrontent deux images simplifiées. Le Français apparaît au Roumain comme le représentant d'un Etat policé, doté d'une mission civilisatrice que bénissent les peuples opprimés. Mais dans l'échange de paroles, le Français en arrive à formuler, par comparaison explicite, quelques défauts majeurs qu'a engendrés sa civilisation ou auxquels elle n'a pas trouvé remède, tant il est vrai que juger l'autre c'est se juger soi-même. Les vêtements du Roumain le recommandent à l'étranger comme un être primitif, d'un autre âge, mais ses paroles dévoilent une droiture, un sens politique et un bon sens indéfectibles. Les deux hommes se présentent l'un à l'autre comme possesseurs de biens symboliques qu'ils aimeraient voir transférer chacun dans sa sphère de civilisation, par-delà les barrières du temps historique. Aux deux mondes dont ils relèvent, sont associées des coordonnées temporelles différentes. Au détour des routes de montagne se révèle ainsi l'asynchronie qui creuse un abyme entre les espaces humains de l'Occident et de l'Orient et qui est loin de n'être qu'une vague construction de l'esprit ou un postulat abstrait. Remarquons également qu'ici chacun possède et garde sa dignité, chacun stimule secrètement dans l'autre le sens critique et le désir de perfectionnement et de progrès. Car les civilisations, en vertu de leurs différences mêmes, sont faites pour se compléter sous peine qu'elles s'anéantissent, et ont toutes du convenable comme du critiquable. Les contacts, la communication, les échanges de biens symboliques garantissent seuls le progrès et l'épanouissement de l'être humain.

« Que de Français à sa place rougiraient de son état et de son costume ! » Un chapeau à large bord laisse à peine voir sa figure et une toison de brebis qui traîne à terre grandit

et grossit ses formes athlétiques ! Quelle leçon pour eux, s'ils pouvaient comme moi et le voir et l'entendre ! Car lui aussi connaît la langue de son pays ; lui aussi sait le latin, et pourtant, de sa part nulle prétention à la qualité d'homme de lettres, nulle ambition de quelque charge politique ; fils d'un éleveur de troupeaux, il fait comme son père et tâche de faire mieux. Oh ! combien je bénis le demi-jour qui nous éclairait alors et lui dérobaît la rougeur qui me montait au front ! Où donc est la civilisation, me disais-je ? En France, où tout écolier est philosophe, où tout pédant est homme d'Etat ? Ou bien en Dacie, dans les Carpathes, chez les paysans du Danube où l'on s'instruit plus pour soi-même que par prétention d'instruire les autres à son tour, où l'on ne juge pas l'instruction incompatible avec les travaux agricoles ?⁴⁷

Les premières phrases échangées suscitent la sympathie du Français pour l'« Ardalien » : « Le laconisme, la netteté de ses paroles, me laissent, en effet, voir un homme qui se sent, et n'est pas sans quelque instruction. »⁴⁸ Une idée de responsabilité fraternelle de la France envers ce peuple frère s'exprime à travers les lignes de cette relation. Vaillant constate un tragique et injuste écart culturel entre les deux civilisations, synchrones du point de vue historique, asynchrones du point de vue du développement civilisationnel. Mais Vaillant va plus loin, pour juger de ce qui s'est perdu et de ce qui s'est gagné d'un côté et de l'autre, exercice de relativisation où il suggère que l'arriération des Roumains, transylvains ou non, a pu sauvegarder quelques-unes des qualités des anciens colons romains. Afin d'éviter le schématisme imagologique classique, Vaillant réemploie ici le cliché la fontainien du paysan du Danube⁴⁹ auquel il confère un rôle de régulateur sémiotique susceptible d'aider à maîtriser le jaillissement incohérent des représentations fantasmatiques ou idéologiques d'une conscience rêvant l'altérité.

La parabole des frères désunis.

EN FAIT, la Transylvanie reste pour la petite caravane de l'auteur, objet de « travaux d'approche » : terre qu'on admire de loin, inatteignable, qui nourrit la rêverie, fait rêver des rêves d'antique grandeur et envoler l'âme de vertigineux élans romantiques de libération et de fraternité, pays perdu derrière ses infranchissables forêts, qui envoie ses messagers et ses mythes. L'homme d'« Ardalie » y croit, en est porteur et colporteur :

Jadis, continue-t-il, trois frères orphelins après s'être longtemps aimés en vinrent à ne plus pouvoir s'entendre, et se partagèrent l'héritage de leurs pères. Quelques puissants voisins, profitant de cette désunion, empiétèrent sur leur patrimoine, et eux, au lieu de se donner un mutuel secours, prêtèrent main forte aux ravisseurs et ne s'armèrent que pour s'asservir. L'un pour prix de ses coupables services vit son voisin s'immiscer dans ses affaires, et bientôt faire passer sa propriété sous son nom. Les deux autres ne furent

guère plus heureux, ils conservèrent leurs biens, mais ils les grévèrent de tant d'hypothèques et de si dures servitudes qu'il ne leur resta bientôt que le fonds. Honteux, désespérés de n'être plus maîtres chez eux, ils sentirent leur erreur, s'écrivirent pour se rapprocher, se rapprochèrent, et tous trois en s'embrassant s'écrièrent : Frères, unissons-nous ! Tous trois étaient d'anciens soldats ; mais ils étaient en outre, l'un légiste, l'autre publiciste, le troisième poète. Celui-ci, comme Virgile, pleura l'héritage de ses pères à la merci du ravisseur ; il intéressa le monde, et tous les grands cœurs furent pour lui des Auguste, en sorte que lorsque le publiciste exposa au tribunal des peuples la plaidoirie du légiste, le président de cette vénérable assemblée, la voix de Dieu, l'opinion, porta cette sentence : « Considérant que la propriété est un droit et la possession un fait ; que le fait n'établit pas le droit, et attendu que, dans la cause, le propriétaire n'a cédé qu'à la violence, que la violence peut légaliser la possession, non la légitimer ; déclarons nulles toutes hypothèques et servitudes au profit des ravisseurs, et les condamnons par corps à la restitution pleine et entière, aux propriétaires, de leurs biens qu'ils leur ont ravis.⁵⁰

La légende des trois frères désunis a le parfum d'un fabliau à teneur morale. Ici, la leçon est politique, et le fabliau se change en parabole pamphlétaire. On reconnaît dans le personnage du juriste le Roumain transylvain, dans le publiciste le Valaque, et dans le poète le Moldave. Vaillant considère, sans doute, que l'union ne pouvait tarder, étant une nécessité historique et bénéficiant de circonstances qui s'annonçaient favorables :

Et comment fut exécutée cette sentence, lui demandai-je ? – Les ravisseurs refusèrent de s'y soumettre ; les trois frères levèrent l'épée ; le bon droit leur donna la victoire, et, depuis, ils demeurèrent unis jusqu'à la mort.⁵¹

La rencontre s'achève sur un mot d'espoir et d'encouragement :

Le plaisir que j'avais à l'entendre m'avait fait oublier qu'il était minuit. Quand il eut fini son élégante parabole : « Il est temps, lui dis-je, d'aller reposer. Adieu, frère ! tu es un brave homme, sois toujours bon Roman, Dieu t'aidera et tes frères t'entendront. »⁵²

Le mot d'adieu montre un fait qui peut aujourd'hui surprendre : l'aveu d'identité nationale peut s'avérer dangereux. Il est un fait révélé sous le sceau du secret, et entre des personnes qui se font une confiance absolue. Les Français, la France, bénéficient a priori d'un capital de confiance et de crédibilité. Le nom devient objet de contrebande, valeur illicite au-delà des monts, sorte de talisman qu'on fait bénir dans son pays, une fois les forêts retraversées :

– Je ne demande pas à ta Seigneurie quelle est ta patrie ; aurais-je pu oser lui ouvrir mon cœur, si je n'avais vu en elle un Français ? Mais un nom ? de grâce ! que je l'em-

porte avec moi en Ardialie ! je l'y ferai bénir, » et il l'écrivit sur son livret ; j'écrivis aussi le sien ; mais je dois le taire, je le lui ai promis.⁵³

En chemin vers le Cara-Iman, l'auteur et ses amis font l'ascension du mont Doru et Vaillant note la légende qui a donné le nom de cette montagne. Elle aussi est liée à la Transylvanie. Pour intéressante qu'elle soit du point de vue ethnographique, il n'en est pas moins vrai qu'on peut facilement en faire une lecture politique, et force est de croire que ce détail n'échappait pas à Vaillant, d'autant plus que l'itinéraire des voyageurs n'était guère innocent. La légende dit qu'un jeune pâtre transylvain, afin de prouver son amour pour la fille de ses maîtres, accepte l'épreuve de passer l'hiver, de la Saint Dimitri à l'Annonciation, sur la cime de cette montagne, dans des conditions inhumaines. Nous voyons ici une métaphore de l'exil, car cette montagne, encore qu'elle soit proche de la frontière, est hors l'Empire, en Pays roumain. Le jeune amoureux vainc les forces de la nature, il résiste même à la solitude, mais les retrouvailles viennent trop tard, la hâte de rejoindre les siens est trop vive et il meurt au moment même de sa victoire. Tout sombre dans la mort et dans la folie, et la montagne seule reste pour perpétuer ce récit d'amour et de mort, comme pour rappeler que s'il est un temps pour aimer et désirer, amour et désir deviennent meurtriers quand ils excèdent la saison de leur assouvissement. Que l'amour et le désir donnent sens à l'action et soutiennent l'homme dans les épreuves, mais que, passé le moment de l'espoir, tout risque de sombrer dans le chaos et retourner dans le néant. La description de la mort du berger amalgame des éléments de la « Mioritza »⁵⁴, mythe panroumain en forme de ballade :

Dès que les pâtres l'aperçoivent, ils lui jouent un air de fiançailles et lui crient : « Marc ! Marc ! Tu as vaincu, Marc, tu vivras ! » Marc les voit et les entend, mais soudain sa tête se trouble, ses membres s'engourdissent, il demeure immobile et muet comme une statue. En vain essaye-t-il de descendre de son piédestal, ses genoux ploient sous lui, il tombe. Dans son désespoir de ne pouvoir leur répondre : « Je vis ! » dans son impatience de les embrasser et de caresser son troupeau, il réunit le peu de forces qui lui reste, croise les bras sur sa poitrine, roidit les jambes et se laisse ainsi rouler jusqu'au pied de cette éminence. A cette vue, les pâtres jettent un cri, les brebis bêlent, les chiens pleurent ; il est au milieu d'eux, il les regarde, leur tend la main, la porte à son cœur, veut parler et rend l'âme. Les pâtres creusent sa tombe à l'endroit même où il s'arrêta, et le jour de Pâques vinrent y planter cette croix. C'est depuis que ce sommet des Buceci est appelé Doru, c'est-à-dire le mont de la douleur et du regret. »⁵⁵

La lecture politique de ce texte s'avère pertinente à la lumière d'un autre détail : un des objectifs de l'expédition consistait à planter le drapeau de la Roumanie sur le sommet de la plus haute montagne du pays. Comme dans les contes populaires, toutes sortes d'obstacles s'opposent à cette expédition :

Cependant il tombe un brouillard glacé ; nous avons de la peine à nous en garantir ; il neige et il pleut, il fait soleil et il grêle. [...] Mon bonnet de fourrure me préserve à peine, je cache mes mains gantées dans les longues manches de mon manteau et mon estomac criant la faim, je le calme par quelques gorgées de tabac et de rak, car il nous est impossible de nous arrêter là.⁵⁶

Et si les camarades roumains sont prêts à l'abandonner par découragement et lassitude, c'est encore le Français qui les encourage, comme pour montrer par métaphore la distribution de rôles entre les deux pays :

Monterons-nous plus haut ? demandent nos guides. – Le Cara-iman nous regarde, leur dis-je, il ne faut pas qu'il croie que nous avons peur de lui. – Sans doute, ajoute mon compagnon, c'est sur le cimier de son casque qu'il nous faut planter la drapeau national. Nous montons donc [...] et après avoir chevauché deux heures sur le front chauve du Cara-iman, nous atteignons enfin au haut du dôme qui le couvre comme d'un casque et que l'on appelle omu, l'Homme.⁵⁷

Le point géographique est symboliquement choisi, car de là, en regardant vers le levant, comme ils le font, on a une vue panoramique des pays roumains, notamment de la Transylvanie, qui se trouve alors sur leur gauche :

Là, le ciel s'éclaircit un instant. Nous apercevons à notre gauche les coteaux ardens d'Ardialie, devant nous les bosses rousseâtres et stériles du gigantesque Gârbova qui s'arrondit presque à notre niveau ; à droite, des pics arides qui percent les nuages, et à nos pieds des abîmes sans fond d'où surgissent mille pointes aiguës [...] ⁵⁸

Ailleurs, Vaillant note :

... pur nous transposer successivement sur les plus hauts points des Butchedji, et laissant derrière nous l'ardu sommet de Siriu (sirius), dont le lac azuré reflète en juillet la brillante étoile qui fait donner, en Dacie, à ce mois le nom de Luna lui cuptor (lune ou mois de la fournaise), bâtons-nous d'arriver sur les hauteurs du Cara-iman (l'iman noir), afin de pouvoir embrasser de là d'un regard toute la partie du nord-ouest, l'Ardialie et l'Aurarie.⁵⁹

Ces montagnes, avec leurs légendes et leur grouillement de bêtes et d'hommes de tous bords en commerce divers, constituent une sorte d'ombilic de la romanité roumaine, traversé de vaisseaux et d'humeurs vitales, reliant ces triplets désunis. En même temps, c'est une sorte de panoptique du pays des Roumains, comme Vaillant le laisse entendre ailleurs, à propos des monts Retezat :

Afin de planer plus à notre aise sur toutes les parties de cette contrée, nous nous transporterons par la pensée au sommet de ses montagnes, et d'abord gravissant cette crête aride, découverte, à nu qui les domine presque toutes, le Reteosat (retextus mons), nous décrivons l'aspect général du vaste tableau qui se déroule autour de nous. Que voyons-nous? une contrée de plus de trois cent trente lieues de circuit, arrosée par de nombreuses rivières et sillonnée au centre par une chaîne des Alpes Bastarniques. Elle a au sud le Danube, au nord les Carpathes, avec le Dniestr et la Thiss. Après avoir tourné quelque temps l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, ces deux fleuves descendent parallèlement au sud, pour se jeter celui-ci dans la mer Noire, celui-là dans le Danube. Les montagnes qui la sillonnent en biais du nord-est du Dniestr au sud-ouest du Danube, la divisent naturellement en deux grandes parties du nord-est et du sud-est, subdivisées elles-mêmes en Vallaquie au sud, Moldavie et Bessarabie à l'est, et Bucovine au nord, et en Ardalie au centre, avec Aurarie au sud-ouest, et Banat et plaines de Hongrie au nord-ouest.⁶⁰

La montagne défaite et refaite est au cœur d'une tectonique mouvementée qui se propose comme modèle historico politique, car le pays lui-même est en état de désagrégation et en attente d'une réagrégation⁶¹ appelée de vœux ardents. Mais il lui fait un nœud autour duquel retexturer, remailler le tissu national. C'est ce point que se propose de poser la petite expédition réunissant un Français et quelques Roumains, qui traverse la montagne avec le but de hisser le « drapeau national » sur la cime la plus élevée des Carpathes, Omul, *l'homme*. Que désigne le syntagme « drapeau national » ? La Valachie seule ? La « Moldo-Valachie ? Ou les trois, voire les six provinces visibles de ce point géographique, reliées, unifiées par le paysage et les voies de communication naturelles, réunies, unies par un unique regard giratoire, sous la même bannière ? Si la tentative échoue, la relation qui en est faite renvoie aux conditions historiques impropices :

*Nous allions arborer notre drapeau, quand tout à coup s'élève un vent violent qui change l'aspect du ciel et nous souffle à l'oreille que notre projet est absurde. Tout le ciel s'assombrit, un brouillard épais nous enveloppe, les nuages montent à gros flocons du fond des abîmes. « Nous sommes perdus s'ils nous atteignent ! crie Stoïca, et Jean Poussain a beau faire parade de sa témérité, le seigneur Ang'ulesco n'en pense pas moins comme Stoïca. Ainsi, sans avoir rien fait, nous battons en retraite le long des précipices [...]. On dirait les murs d'une forteresse qui s'élèvent par enchantement [...]*⁶²

Dans cette adversité, c'est encore le drapeau national qui servira, ironiquement, d'instrument du salut, car c'est à sa hampe qu'ils s'accrochent tous en guise de garde-fou et de fil d'Ariane.

Nous marchons en file, moi le troisième, Jean Poussain ouvre la marche et Stoïca la ferme. Ils tiennent de la main gauche une des extrémités du long bâton du drapeau.

C'est pour nous le fil d'Ariane et un garde-fou contre les précipices. Déjà, du cheval qui est devant moi, je ne distingue plus que la croupe. La crainte de Stoïca s'est réalisée. Nous sommes perdus... dans les nuages. Il s'en veut de nous avoir suivis pour de telles niaiseries. Y a-t-il du bon sens à vouloir arborer un drapeau au Cara-ïman ? Jean Poussain conserve, au contraire, toute sa téméraire gaieté, et je la soutiens de la mienne. A droite ! à droite ! toujours à droite ! et fiez-vous à moi, nous crie-t-il du milieu des nuages où il a disparu « Comme un fils de Morven, se vêtissant d'orages ». A droite !⁶³

Le drapeau sera arboré deux jours plus tard, le 1^{er} août, à Comarnic – « Comärnic », écrit Vaillant –, en Valachie, sur les terres du prince Georges Bibesco, dont l'auteur attendait beaucoup (et vainement, d'ailleurs). Dans *Ma lanterne magique*, en 1868, Vaillant évoque encore cet épisode qui lui tient à cœur, entremêlé de souvenirs de son implication politique⁶⁴.

4. En guise de conclusions

SI DANS les ouvrages à caractère historique et politique, linguistique et littéraire Vaillant s'exprime ouvertement sur la Transylvanie, dans le chapitre d'« orographie », la Transylvanie est absente, relève du non dit. Mais les vides textuels sont significatifs au même titre que les pleins. Ils assurent ici une présence d'absence où retentit une sympathie non dissimulée pour un peuple méconnu, quoique conservateur d'antiques vertus et doté d'avenir. « Orographie » est ici l'autre mot pour dire la terre et l'homme, la virtualité matricielle du giron ancestral. □

Notes

1. Mircea Ardeleanu, « Jean-Alexandre Vaillant, figure de la médiation et de l'interculturalité franco-roumaines », dans Mircea Ardeleanu (dir), *Journées scientifiques internationales*, nr. 2, 2011, p. 11-19.
2. Vaillant, *Romanie*, Dédicace : « Hommage aux peuples de la langue d'Or, Romans de la Dacie trajane », p. V-VI.
3. Vaillant, *Romanie*, I, p. 74.
4. D'après Constantin Țurcu, « Un călător francez acum un veac, prin județul Neamț : J.A. Vaillant. Note biografice asupra activității lui Vaillant în Principate și traducerea călătoriei prin Județul Neamț » dans V. Mihordea, *Contribuție la Istoria catolicismului din Moldova în secolul al XVIII-lea – Protecția franceză pentru călugării franciscani*. Vălenii-de-Munte, Așezământul tipografic « Datina românească », 1934, p. 11. Voir également C. Țurcu, *J. A. Vaillant pionier al culturii franceze în principate și luptător pentru idealurile românești*, ed. Cartea Românească, București (1942 ?), « Cunoștințe folositoare din lumea largă », Seria C, nr. 125, p. 19-20 (147-148).

5. Jean-Alexandre *La Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or; Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans* (désormais : *Romanie*), vol. 1-3, Paris, Ed. Arthus Bertrand, 1844, II, p. 430. Nous garderons inchangées, dans les citations, l'orthographe onomastique et toponymique de Vaillant, ainsi que les autres particularités de son écriture.
6. Ce sont les pièces : « Maria de Bez-dad, ballade valaque de Boliaco », « Plainte de la Roumanie. La Romanesca, de Paris-Mumuleano », « Maître Manol ou Fondation du couvent de la Cour d'Arges, de Boliaco », « Allégorie de Jean Văcaresco » et « Etienne-le-Grand de Moldavie devant sa forteresse de Niamtz ». La plaquette fut publiée en 1851 chez Prève et C^e, sous le titre : *Poésies de la Langue d'Or traduites par J.-A. Vaillant (de Bucharest)*.
7. « Cependant, douze heures ne s'étaient pas écoulées depuis mon arrivée à Hermannstadt, que le maréchal se reconnaissait dupe, traitait le révolutionnaire en gentilhomme, et le laissait libre ou de gagner Vienne sur parole, ou d'attendre à Hermannstadt la décision de cette affaire. » *Ibid.*, II, p. 431.
8. *Ibid.* « Je laisse à la Vallaquie le soin de prendre la part qui lui revient dans cette conduite à l'égard d'un homme qui depuis quinze ans travaille pour elle ; au consul russe, la honte qu'il s'est méritée ; au gouvernement provisoire, mes regrets de sa faiblesse ; au nouvel hospodar, les remords d'avoir pris deux poids et deux mesures ; mais je ne puis me dispenser de remercier de leurs bienveillants égards, de leurs témoignages d'estime, de leurs vœux de me revoir parmi eux, les fonctionnaires autrichiens de l'Ardalie, avec lesquels ma position me mit en rapport. »
9. *Ibid.*, III, p. 211. La *Foaia literară* [Feuille littéraire] commence à paraître au début de l'an 1838. Elle changera de titre en *Foaia pentru minte, inimă și literatură* [Feuille pour l'esprit, le cœur et la littérature], en juillet de la même année. Au printemps avait déjà commencé à paraître *Gazeta de Transilvania* [Gazette de Transylvanie], la première feuille politique des Roumains transylvains. C'est à cette dernière publication que renvoient les paroles de Vaillant.
10. Vaillant, *Romanie* III, p. 291.
11. *Ibid.*, p. 326. « [...] après avoir longé la d'Ambovit'a pendant plus d'une heure, nous nous reposons à l'ombre d'une chapelle antique et presque en ruines. C'est une des premières fondations de Radu Negru, dont elle conserve le nom et le souvenir. »
12. Vaillant, *Lanterne*, p. 82.
13. Vaillant, *Romanie*, p. 329-330. « [...] Arges', Turguvici, Bucuresci ; mais ces villes ne sont que des résidences, et la vraie capitale des Romans, c'est Văcăraș', point central de la Dacie et premier fief de nos voïvodes. »
14. *Ibid.*, p. 331. « nous arrivons au monastère d'Arges', situé au milieu de la vallée du Coteau (valea dialului), et à mille pas de distance de la grand'route qui conduit d'Hermannstadt à Bucuresci. »
15. Nicolae Iorga, *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea. De la 1821 înaintea*, Editura Minerva, București, 1983, vol. I, p. 309-310. « Ces transfuges Transylvains, ces Banatiens et 'ungureni' [roumains du pays hongrois, nous précisons] en Roumanie et en Moldavie, s'en dégoûtaient très vite. Ils n'avaient ni la culture historique nécessaire pour comprendre la lenteur et la difficulté d'un peuple à changer son orientation culturelle et sa vie morale, ni la candeur poétique exigée afin de mettre en place le bien par le simple fait de l'aveuglement et de la fermeté de leur croyance, ni non plus l'enthousiasme na-

- tional qui leur eût donné la force d'écartier tous les obstacles, ou celle de les affronter héroïquement au point de s'y briser, comme le fit Lazăr, dont ne nous est parvenue aucune parole de rancœur. »
16. *Ibid.*, p. 305.
 17. *Ibid.*
 18. Vaillant, *Lanterne*, p. 60-61. « Vous allez voir comment c'était vertu, courage / Jadis à Florian, à Lazar de venir / Semer sur notre sol les germes de notre âge / A recueillir les fruits ; ils semaient l'avenir. »
 19. *Ibid.*, p. 112.
 20. *Ibid.*, p. 114. « On en était là en Dacie lorsque quelques bons patriotes d'Ardialie se firent un devoir de parer ce coup funeste qui les menaçait à jamais de ruine et d'oubli. Hommes laborieux et érudits, ils travaillèrent leur langue, honneur à eux ! Bientôt, Giorgovici publie son système orthographique [...]. Çichendela publie ses fables et sa morale politique [...]. Pierre Maïor montre aux Roumains leur origine, et tandis que Sincai élabore son histoire universelle de la Romanie, Samuel Clein jette les bases de ce premier dictionnaire qui, successivement retouché pendant plus de trente années par Basile Colossi, Jean Corneli et P. Maïor, est enfin terminé par Jean Théodorovici et Alexandre Théodori qui le publient en 1825.
 21. *Ibid.*, p. 150-151.
 22. *Ibid.*, p. 155.
 23. *Ibid.*, p. 114.
 24. *Ibid.*, p. 116-117.
 25. Vaillant dérive son nom du nom latin cicendela du ver luisant, non du toponyme germano-roumain transylvain Ziegental/Țichindeal. Voir *Romanie*, III, p. 114.
 26. Vaillant, *Romanie*, III, p. 170-171.
 27. *Ibid.*, p. 210-211. « Certes, quand M. Baricz, rédacteur de la feuille romane d'Ardialie, n'aurait pas travaillé depuis quinze ans à relever sa nation, et si depuis si longtemps déjà il ne s'était acquis l'estime et l'affection de ses concitoyens, c'en serait assez de ces généreuses paroles pour les lui mériter ; quant à moi, je me fais un devoir de lui payer mon tribut d'hommage en lui criant d'ici : « Courage et gloire à vous ! » »
 28. *Ibid.*, p. 220-221.
 29. Vaillant, *Romanie* I, p. 3.
 30. Vaillant, *Romanie*, « Avant-propos », p. 4.
 31. Jean-Alexandre Vaillant (pseud. Lantival), *Nationalité et patriotisme, en réponse à MM. De Feuillade et Peyrat*, Paris, E. Dentu, 1855, Source *gallica.BnFfr*, Bibliothèque nationale de France, p. 33-34.
 32. Vaillant, *Romanie*, vol. I, ch. I, p. 72.
 33. *Ibid.*, p. 18.
 34. *Ibid.*, p. 74-75.
 35. *Ibid.*, p. 75.
 36. *Ibid.*, p. 84.
 37. *Ibid.*, p. 82-83.
 38. *Ibid.*, p. 82-84.
 39. *Ibid.*, p. 223-224.
 40. *Ibid.*, p. 285. « [...] en longeant la base des Buceci, nous traversons Isvor (la source) dont le torrent descend impétueux du mont Vénturis ; la vallée du cerf à la hauteur du

cara-Iman, Slana de Piatra et Trîste où nous trouvons un poste de gardes frontières. Nous exhibons notre permis de passe, et continuant par Subt'ióra (l'aisselle), Genuche (le genou) coude de montagne dangereux au-dessus de la Pracova, nous arrivons enfin, à sept heures du soir, par une nuit des plus sombres, au lieu dit între Pracova (entre Pracova). »

41. *Ibid.*, p. 287.
42. Vaillant, *Romanie*, III, p. 302. « [...] j'apprends de l'abbé que la grotte et les montagnes qui l'entourent appartiennent aux frères romans Ienesci Baltaci d'Ardialie, dont l'un, par une funeste conséquence, non pas de la loi vallaque comme les Valaques eux-mêmes le supposent, mais de leur vasselage, fut obligé de se faire naturaliser pour conserver ses droits d'ancêtres, aucun étranger ne pouvant posséder sur le territoire turc. »
43. *Ibid.*, p. 285.
44. *Ibid.*, p. 288.
45. Vaillant, *Romanie*, III, p. 288.
46. *Ibid.*, p. 289. Cette réponse rappelle très concrètement les idées politiques que professait, synthétisait et diffusait G. Baritiu dans sa feuille, *La Gazette de Transylvanie*, et qui n'ont pas varié avec le temps. On peut supposer que vers 1840-1842 où Vaillant prend connaissance des idées de Baritiu, soit par la lecture d'articles, soit par entretien direct, comme nous le croyons, la pensée politique de Baritiu soit entièrement formée et possède toute son armature. Comparer avec ce fragment tiré d'un article de G. Baritiu publié dans la *Gazette de Transylvanie* du 1^{er} août 1866 en guise de réponse à une rumeur de supposée invasion de la Transylvanie par des armées moldo-valaques : « Les Roumains transylvains ont à plusieurs reprises fait serment de dévouement à la maison régnante habsbourgo-lorraine, eux, leurs parents et leurs aïeux, et ils ne sont pas capables de parjure. Les Roumains transylvains ne voient dans une invasion que le germe d'une nouvelle guerre civile, d'un carnage encore plus terrible que ne le fut celui de 1848-1949 entre Hongrois et Roumains. Les hommes politiques de Bucarest reconnaissent sans aucune hypocrisie que depuis 170 ans et jusqu'à l'heure actuelle, dans les Principautés roumaines il n'y a pas eu de régime qui fût à même d'inspirer aux Roumains transylvains quelque confiance dans l'indépendance politique et nationale, dans la stabilité des institutions du Pays, dans la garantie des droits de toutes les catégories [...]. Tout aussi bien, est-il connu que les Roumains transylvains sont déterminés à corriger eux-mêmes leur destinée, par leurs propres forces, parce qu'ils veulent montrer au monde qu'ils ont en eux veine de vie et qu'ils ont foi dans leur propre existence. Telle est, nous en avons la conviction, leur volonté. » Vaillant avait déjà cité un article de « M. Baricz, rédacteur de la feuille romane d'Ardialie », où celui-ci se proposait exactement de fournir réponse à la question qui occupent les esprits : « Que faire donc ? quel parti prendre ? faire son devoir, remplir sa tâche, puisque la population romane est la plus arriérée et la moins considérée au point de vue intellectuel [...] » Voir : Vaillant, *Romanie*, III, p. 210.
47. *Ibid.*, p. 288-289.
48. *Ibid.*, p. 288.
49. Qui a l'apparence d'un ours mal léché. La Fontaine le dit : « Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence/ Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau. »
50. *Ibid.*, p. 290-291.
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*, p. 291.

53. *Ibid.*
54. « L'Agnelette », ballade populaire roumaine racontant également la mort d'un berger (moldave), tué par ses deux compagnons : « un de Valachie, l'autre d'Ardalie » et plaint par ses bêtes. Nous précisons.
55. Vaillant, *Romanie*, III, p. 297.
56. *Ibid.*, p. 309.
57. *Ibid.*
58. *Ibid.*, p. 309-310.
59. Vaillant, *Romanie*, I, p. 82.
60. *Ibid.*, p. 73-74.
61. Gaffiot enregistre tous ces sens du mot *retextus*, antonymes compris.
62. Vaillant, *Romanie*, III, p. 310.
63. *Ibid.*
64. Vaillant, *Lanterne*, p. 82. « Tel est, en abrégé, ce doux et joli rêve / Dont, depuis si longtemps, je garde souvenir, [...] // Comme aussi, celui d'avoir, sur nos montagnes / Arboré, le premier, nos trois belles couleurs / Et d'avoir fait flotter par-dessus nos campagnes / Ce drapeau qui peut seul rallier tous les cœurs.//

Bibliographie

CORPUS DES ŒUVRES DE JEAN-ALEXANDRE VAILLANT

• Traductions de littérature roumaine en français et autres ouvrages littéraires

- Le Carru boi*, nouvelle traduite du moldave par X, Paris, Baudoin, 1843.
- Poésies de la langue d'Or*, traduites par J.-A. Vaillant (de Bucharest), Paris, éd. de l'auteur, 1851.
- Bolliac (Cezar), *Poésies traduites du roumain en prose et en vers français*, Paris, 1857;
- Clef magique de la fiction et du fait. Introduction à la science nouvelle. Avec planches*, Paris, 1861.
- Ma lanterne magique ou passé, présent, avenir de la Roumanie, Poème d'économie sociale et politique*, Bucarest, Wiess, 1868.

• Ouvrages d'histoire

- La Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or; Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans*, vol. 1-3, Paris, Ed. Arthus Bertrand, 1844.
- Les Romes, histoire vraie des vrais Bohémiens*, Paris, E. Dentu, 1857, rééd., Pantin, Les Textes essentiels, 1979.

• Essais politiques

- Episode de la question d'Orient – Russie, Vallachie, Moldavie*, Paris, René, 1842.
- Solution de la question d'Orient*, pendante pour la Russie et l'Autriche, dans la vallée du Danube et pour l'Angleterre et la France dans la vallée du Nil, Paris, A de Guyot et Scribe, 1853.

Turkie et Russie en réponse à lettre d'un anonyme par J. A. Vaillant, fondateur du Collège Interne de Bucharest, Paris, Ed. Pilloy, 1854.

Un mot à Messieurs du Cabinet britannique, de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes, Paris, Pilloy, 1855.

Réponse à la lettre de Monsieur Nesselrode, en date de 12 juin 1854, Paris, Pilloy, 1855.

Notice sur les princes de la famille Ghika, Paris, Pilloy, 1855.

Nationalité et patriotisme, en réponse à MM. De Feuillade et Peyrat, Paris, E. Dentu, 1855.

L'Islam des Sultans devant l'orthodoxie des Tzars, Paris, E. Dentu, 1855.

L'Empire, c'est la paix, Paris, E. Dentu, 1856.

• **Ouvrages concernant l'œuvre et la personnalité de Jean-Alexandre Vaillant**

Ghica I., *Scrisori către V. Alecsandri*, București, Ed. Minerva, 1976.

N. Iorga: *Histoire des relations entre le France et les Roumains*, Jasssy, 1916.

Iorga Nicolae, « Trei generații în viața publică românească după judecata lui J.A. Vaillant », *Analele Academiei Române*, Mem. Sect. Istorice, seria III, 1935, 16, mem14.

N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc/ Histoire de l'enseignement roumain*, Editura Didactica și pedagogica, Bucuresti, 1971, p. 122.

Lăzărescu, Dan Amedeo, « 1848: Revoluția intelectualilor », *Magazin Istoric*, juin 1998.

Ursu, Ioana, « J. A. Vaillant, un prieten al poporului român », *Magazin Istoric*, juillet 1977.

Turcu C., « J.A.Vaillant, pionier al culturii franceze în Principate și luptător pentru idealurile Românești », București, Ed. Cartea Românească, 1942.

Vărtosu I., « J. A. Vaillant și cetățenia sa română » (1864), *Analele Universității București*, Seria St. Sociale, Filologie, 1966.

Abstract

Jean-Alexandre Vaillant et l'Ardalie: Fragments d'un discours amoureux

Our study is focused on some fragments of the *La Romanie ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romains* (Paris, Arthus Bertrand éditeur, 1844, 3 volumes) by Jean-Alexandre Vaillant.

This synthetic work was designated to bring to light in France the history, the sources, the context and the development vectors of the Romanian regions that, at the beginning of the XIXth century become aware of themselves. This work brings for the first time in attention Transylvania, integrated in the Romanian history. Our analyses is based on the geocritical perspective on the chapters and fragments of the book that concerns Transylvania. Vaillant indeed accomplishes a real geocriticism of Romania, established on the study of the dialogue and interconnection between human spaces, history, language and literature, trying to make visible and to promote a cultural identity yet unknown for the Occident.

Key words

Jean-Alexandre Vaillant, Romania, Transylvania, cultural identity, geocriticism

